

Vous parlez d'une paroisse !

Hillary Waugh



Éditions Gallimard/Série noire, 1990, ISBN : 2070492494

MERCREDI 10 JUIN
WALTER WALLACE

Je ne sais pas comment c'est arrivé, pourquoi on a cherché à me suivre pour voir où j'allais et ce que je faisais. Je rends visite à des paroissiens, j'assiste à des réunions à l'église et, quand je le peux, je passe une soirée tranquille à la maison avec ma femme et mes enfants. Et je regarde peut-être un peu la télévision. Pourquoi quelqu'un aurait-il cherché à le proclamer par toute la ville ? Je suppose que je me suis fait des ennemis. Je ne m'en connais pas, mais si j'en ai, ils ne vont pas me le dire. Ils se contenteront de laisser tranquillement tomber le couperet. Mais ne savent-ils pas ce qu'ils font à autrui ? Ne savent-ils pas quel dommage ils causent aux innocents ? Et les dommages... les dommages...

Jack Harris prétend que ce n'est pas lui qui en a parlé. C'est lui qui m'a découvert. Jack Harris, cet espion, ce traître. Mon Judas Iscariote. « Je n'ai fait que mon devoir », dit-il. Je prie pour son âme. S'il avait vraiment fait son devoir, il aurait pu fermer son clapet. Il voulait seulement savoir ce que j'avais fait dans la soirée du 7 mai, le jour où on a si brutalement assassiné la pauvre Sally Anders. Mais pourquoi moi ? Il dit que c'est parce que je n'avais pas d'alibi, que j'étais gentil avec Sally et que les gens bavardaient. De quoi ? Je n'ai jamais rien entendu. Et gentil avec Sally ? Bien sûr que j'étais gentil avec elle. Et aussi avec Peggy, avec Jack Welch, avec Carl Masters et Julie Broadstreet et avec tous les jeunes qui viennent à l'église et qui participent à nos activités de jeunesse. C'est ce que j'essaie de faire dans mon église : éveiller l'intérêt des jeunes. J'ai vu trop de pasteurs prendre en charge une nouvelle congrégation et se dévouer à ses membres plus âgés, ceux qui ont des responsabilités, qui ont de l'argent, qui s'occupent de l'église, qui sont l'épine dorsale des fidèles, qui récoltent les fonds et qui les utilisent pour faire fonctionner la paroisse. Mais ils vieillissent de plus en plus. Alors, qu'arrivera-t-il quand ils mourront ?

« Occupez-vous des jeunes » est mon credo. Organisez pour eux des programmes attrayants. Faites que l'église ne soit pas seulement pour eux une expérience religieuse, mais aussi un divertissement. Adorer Dieu ne doit pas être pénible. Dieu ne prend aucun plaisir à nous voir user nos genoux sur des sols durs ni à faire de l'arthrite à force de nous asseoir sur des bancs inconfortables. Il ne tient pas à ce qu'on Le serve en se torturant. Il veut que nous travaillions pour Lui, pas que nous souffrions pour Lui.

Mais ne croyez pas que je n'ai pas eu du mal à appliquer cette philosophie. Il y a, parmi les fidèles, des tas de vieux birbes qui ne désirent pas que les enfants trouvent la religion agréable, qui ne veulent pas qu'ils prennent plaisir à connaître Dieu. Ils prétendent que j'enrobe la Foi de sucre et de miel pour la rendre savoureuse, que l'adoration de Dieu doit porter en elle-même sa récompense, que nous nous élevons en voulant aimer et suivre Jésus, et que nous devons faire l'effort par nous-mêmes pour qu'il ait un sens. Ils croient que les groupes de jeunesse, les pique-niques et les réunions de discussion de la Bible sont des encouragements et qu'ils attirent les enfants par l'aspect social, ce qui n'a rien à voir avec la religion.

Mais moi je dis qu'on ne peut pas amener les jeunes à aimer Jésus en leur disant qu'ils le doivent, ou en leur annonçant qu'ils ne seront pas sauvés s'ils ne le font pas. Je veux les amener à découvrir par eux-mêmes que Jésus est quelqu'un qui mérite d'être aimé. Je veux qu'ils aiment Jésus comme je l'aime, et c'est quelque chose qui doit venir de l'intérieur. C'est le plus merveilleux sentiment du monde, et ce n'en est pas un que tout le monde peut éprouver, même pas tous ceux qui essaient. C'est un genre de joie tout particulier, et je veux le partager avec le plus de monde possible. Surtout avec les jeunes. Parce que ce sont eux qu'on peut atteindre le plus facilement. Ils n'ont pas encore fermé toutes les portes ni dressé d'insurmontables barrières.

Et ils sont l'espérance de l'avenir. Amenez les jeunes à l'église, et vous aurez une église puissante.

Mais comme je l'ai dit, bien des fidèles ne sont pas d'accord. Et il y a ceux, comme je le vois maintenant, qui veulent m'éjecter. Je n'aurais jamais cru que c'était un désir d'une telle intensité. Et maintenant, c'est leur chance. Tout ça parce que Judas Iscariote, déguisé en Jack Harris, m'a suivi mercredi dernier.

Jack n'avait pas besoin d'interroger Laird Armstrong jeudi pour confirmer que j'avais passé chez lui la nuit du 7 mai. Le fait que je me sois rendu chez Laird n'importe quel soir aurait dû constituer une preuve suffisante que je n'étais pas l'agresseur de Sally ! Mais Jack dit qu'il devait aller au fond des choses. Le fait d'être retourné voir Laird n'aurait eu aucune importance, sauf que pour Laird, c'était tellement embarrassant. Il n'avait jamais rien dû reconnaître jusqu'à présent. Tout le monde était au courant, mais tout le monde fermait les yeux.

Et Jack jure qu'il n'avait pas pu faire autrement. Selon lui, il avait essayé. Il avait simplement assuré à Hickey que j'étais blanc comme neige. Mais Hickey n'a pas voulu le croire sur parole, et il voulait savoir pourquoi. Et Hickey est incapable de garder un secret. Il faut qu'il le divulgue. Il a dit à Jack que comme les membres de la Commission me soupçonnaient, il ne pouvait pas leur dire de ne plus y penser sans leur expliquer pourquoi. Et à cet égard, les membres de la Commission sont encore pires qu'Hickey. Je suppose que c'est pour ça qu'ils sont entrés à la Commission : pour connaître toutes les turpitudes, les saloperies et la laideur qui se développent dans cette ville prétendument saine.

Ainsi, il a fallu qu'Hickey sache. Et que les membres de la Commission sachent. Et Jack Harris a dû leur dire. C'était sa couverture.

Peu importe qu'Hickey et les membres de la Commission aient juré qu'ils n'en parleraient pas. On sait ce que valent les promesses de garder un secret. Il n'a pas fallu deux jours pour que toute la ville en parle.

Quand j'étais gosse, que j'étais en train de grandir, je ne savais pas que j'étais différent. Je me prenais pour un petit garçon ordinaire, exactement comme tous les autres. Je suppose que le malheur a voulu que je n'aie pas d'amis à qui me comparer. Je n'étais pas rude et athlétique comme la plupart des autres. Je n'aimais pas pousser et bousculer les autres. Je n'arrivais pas à participer à leurs jeux. J'ai essayé quelques fois : je voulais vraiment être comme eux. Mais j'étais complètement nul. C'était embarrassant. J'avais honte.

Aussi me suis-je retiré dans mon coin. Mais je ne croyais pas que de n'être pas un athlète me rendait différent. Des tas d'autres n'avaient rien d'athlétique.

Mais comme j'enviais ceux qui l'étaient ! Ils m'attiraient. J'aurais voulu être comme eux. Et je croyais que c'était aussi le cas de tous les autres qui, comme moi, ne pouvaient pas faire partie des équipes.

Grâce à Dieu, je n'ai pas su à ce moment-là quel était mon problème. J'aurais été épouvanté par ce que je ressentais. Ce que j'éprouvais, c'était que j'aimais regarder les hommes, leurs corps puissants et musclés. Les filles étaient tellement molles. Je n'aimais pas leur douceur. La nuit, quand j'étais au lit, c'est aux garçons que je pensais, à leur manière d'agir et de se comporter. Ils m'intéressaient plus que les filles. C'étaient eux qui m'attiraient, pas les filles.

Mais je croyais que c'était normal. Je le voyais à l'école. Les garçons faisaient bande à part. Ils jouaient au handball pendant l'heure du déjeuner, le long de la salle de gymnastique, et les filles se rassemblaient devant l'issue de secours du gymnase, elles pouffaient, elles jacassaient et elles ignoraient les garçons. Et les garçons poursuivaient leurs jeux en ignorant les filles. C'était ce que je pensais. Je ne savais pas alors pourquoi les filles se groupaient près de l'issue de secours, pourquoi elles faisaient semblant de ne pas voir les garçons et pourquoi les garçons faisaient semblant de ne pas les voir.

Si j'avais vraiment été normal, j'aurais dû savoir que ce n'était que faux-semblant. Les garçons savaient ce que faisait chacune des filles, et surtout celles qui leur plaisaient, et les filles savaient ce que faisait chacun des garçons, et surtout ceux qui leur plaisaient.

Et aux quelques soirées auxquelles j'ai dû assister, j'ai remarqué que tous les garçons se groupaient d'un côté de la pièce et les filles de l'autre, et que la moitié de la soirée se déroulait avant qu'ils ne se mélangent.

Et comme je n'avais pas d'amis intimes – des garçons à qui j'aurais pu parler – j'ai appris à me comporter selon ce que je voyais. Personne ne me détrompait. Ce que je voyais, c'est que les garçons aimaient les filles, qu'ils leur donnaient rendez-vous, qu'ils faisaient leur demande aux filles, qu'ils épousaient les filles et qu'ils avaient des enfants. C'est ainsi que les choses se passaient.

Et c'est ce que je fis moi-même. J'ai donné rendez-vous à des filles. Je leur ai tenu la main et j'ai essayé de les embrasser. A l'Université, quand on discutait entre hommes sur les futurs plaisirs sexuels que l'on pouvait connaître, j'ai poussé mes explorations plus loin et, à cette époque, l'atmosphère était permissive. Les filles vous attendaient et vous encourageaient. J'ai perdu ma virginité à dix-neuf ans – ce qui était plutôt tard selon les canons en vigueur parmi mes pairs – mais j'avais l'habitude d'être à la traîne. La seule chose qui me troublait, c'est qu'après l'avoir fait, je ne trouvais pas ça tellement formidable. Les autres garçons s'extasiaient sur leurs expériences. Ils ne parlaient que de filles et de sexe. Je l'avais fait, mais je n'avais pas éprouvé une telle exaltation. J'étais plus excité à observer les autres garçons et à les écouter parler de ce que nous avions tous fait. Un moment, je me suis demandé si ce n'était pas du cinéma, le plaisir de la réussite plutôt que de l'acte lui-

même. Coucher avec une fille, c'était très bien, mais ce n'était pas tellement excitant. Sûrement qu'ils en remettaient.

Je n'ai pas connu le mot homosexuel avant ma seconde année. Un soir, il avait été prononcé avec des rires et des moqueries. Je ne savais pas ce qu'il signifiait, et je ne le demandai pas. Au cours des discussions entre hommes je me contentais d'écouter et d'essayer d'apprendre comment je devais réagir.

Mais je me suis souvenu du mot et j'ai vérifié dans le dictionnaire pour savoir de quoi les autres avaient parlé.

Alors, j'ai éprouvé ce terrifiant sentiment : étais-je un intrus dans ce groupe ? Se pouvait-il que si je n'étais pas attiré par les filles, si je n'en tirais pas le plaisir dont tous les autres se vantaient, si les corps musclés des hommes m'attiraient, si je ne me pâmais pas devant les photos de tendres femelles nues, si je prenais plaisir à la compagnie des hommes sans trop savoir pourquoi, c'était parce que j'étais vraiment différent des autres ? **Se pouvait-il que je sois un homosexuel ?**

J'ai combattu cette idée. Je ne voulais pas être différent. Je voulais être comme tout le monde.

Je suppose que ceux qui me lisent se demandent pourquoi j'ai choisi la vocation religieuse. Peut-être se disent-ils que l'horrible sentiment que j'éprouvais m'a fait chercher de l'aide auprès de l'église. Je ne sais pas. Même maintenant, sous cette menace, je n'arrive pas à savoir ce que je pense.

Ma chère femme, Selma, m'a épousé quand j'étais au séminaire en train d'étudier pour devenir pasteur. Nous avons été mariés pendant dix-huit ans et nos deux enfants sont Peter, douze ans, et Mary, huit ans. Nous avons attendu six ans pour avoir des enfants à cause de l'incertitude de l'avenir.

Ce fut un mariage heureux (du moins selon ses conceptions. C'est ce qu'elle m'a avoué la nuit dernière). Selon les miennes, il a été aussi heureux que j'ai pu le rendre.

Bien entendu, il a fallu que nous en parlions. J'ai dû confesser mon mensonge.

Vous devez comprendre comment c'est arrivé. Peut-être est-ce ma faute, mais j'avais tellement besoin de m'intégrer. J'aurais donné n'importe quoi pour être comme tout le monde. Tout ce que je voulais, c'était de terminer mes examens de prêtrise, d'épouser une fille convenable, de m'établir, d'élever des enfants, de prêcher la Foi et d'éclairer, en tant qu'exemple et que prédicateur, le coin où je vivais. On m'avait donné Crockford comme paroisse, et je voulais contribuer à faire de Crockford le meilleur endroit du monde où vivre. Ambitieux ? Oui, j'ai été ambitieux. Je voulais laisser mon empreinte, je voulais que le monde soit meilleur parce que j'y étais passé.

Et pendant tout ce temps, il y a eu ce démon en moi, cette anomalie. Je ne sais comment le décrire, sinon comme la marque du Malin. Je l'ai combattu. Je me suis marié, j'ai fait tout ce qu'il fallait, j'ai été fidèle à ma femme, j'ai élevé des enfants. Et pendant tout ce temps, il y avait en moi cette insatisfaction.

Je l'ai combattue aussi. Qui dit que le monde doit nous convenir ? Dieu nous a promis le salut, mais il ne nous a pas promis un jardin de roses.

Je suis un pécheur. Je ne suis pas assez fort. J'ai rencontré Laird Armstrong. En ville, tout le monde le rencontre. Il fait partie de la cité. Et quelque chose s'est produit. Je ne sais pas quoi. Mais Laird est la personne la plus aimable, la plus gentille, la plus divine que j'aie jamais connue. Nous sommes entrés en rapport, lui et moi. En un certain sens, je n'ai jamais pu entrer en rapport avec Selma. C'était une femme et Laird était un homme. C'est toute la différence. **J'ai trouvé en Laird tout ce qui m'avait manqué dans mes relations avec les femmes. L'émotion, l'extase dont parlaient mes condisciples à propos de leurs expériences avec les femmes et que je n'arrivais pas à comprendre, je les ai trouvées en Laird. Soudain, avec lui, un monde nouveau et merveilleux s'est ouvert à moi. Ce n'était pas seulement la rencontre de deux corps, c'était aussi une union des esprits. Avec Laird, j'ai découvert un bonheur que je n'aurais jamais pu imaginer auparavant. C'était une joie tellement grande qu'elle méritait qu'on prenne tous les risques.**

J'avais une femme aimante et deux enfants qui m'étaient plus chers que la vie elle-même. J'avais une mission, un travail à accomplir. Qu'est-ce qu'un homme peut demander de plus ?

Et pourtant, j'étais prêt à risquer tout cela pour quelques soirées furtives avec un autre homme. Qui pourrait le comprendre ? Moi non. Sauf à penser que le Mal était ancré en moi et qu'il pèse davantage sur mon âme que ma capacité de l'écarter. J'ai essayé le truc du Démon : me consoler de mon mal en faisant semblant d'être bon. Mais selon la volonté de Dieu, le mal doit être découvert. Toutes les mauvaises pensées doivent apparaître au grand jour, toutes les mauvaises actions doivent être révélées.

Ma femme fulmine contre moi. En tout autre cas, elle se serait tenue à mes côtés, même jusqu'aux Portes de l'Enfer. « Que puis-je faire ? » hurle-t-elle. « Contre une autre femme, j'aurais des armes. Je pourrais la combattre. Contre une autre femme, j'aurais une chance. Mais que puis-je faire contre un autre homme ? Contre un autre homme, je suis sans armes et sans force. »

Et mes enfants ? Peter et Mary, qui portent les prénoms des saints que j'honore ? Ils m'évitent. Ils regardent ailleurs. Je ne pense pas qu'ils sachent tout ce que cela signifie, mais ils savent des choses que je ne savais pas à leur âge, et peut-être l'horreur est-elle sur eux aussi. Quoi qu'il en soit, ils se cachent. Peut-être d'une réalité qu'ils ne veulent pas regarder en face ? En tout cas de moi.

Je dois des excuses à Jack Harris. Il n'est pas Judas Iscariote trahissant le Christ. C'est l'Ange du Seigneur qui dévoile le Mal aux yeux du monde.

L'évêque veut me voir. Tout mon monde s'est écroulé.

Oh, Seigneur ! Quel dessein devais-je servir pour que Vous m'ayez fait tel ?